

il était inouï que l'homme considérât sa vertu comme un don de la Divinité ou comme un hommage envers elle, qu'il la fit dériver de Dieu ou qu'il la rapportât à Dieu. Une pensée contraire, à la fois humble et pieuse, perce dans ce renouvellement de la philosophie morale qui coïncide avec les premiers temps chrétiens.

On la démêle dans Sénèque, puis dans Musonius, dans Juvénal, dans Épictète¹. Elle n'est nulle part plus claire que chez Marc Aurèle. Sa première page est un hymne à ses dieux, où il les remercie, non de la vie, non du trône, non de la gloire qu'ils lui ont donnée, mais des exemples, des conseils, des leçons dont ils ont entouré sa jeunesse, de leurs inspirations saintes, en un mot, de leurs grâces; de la manière dont ils l'ont préservé, fragile comme il était; des succès mêmes qu'ils lui ont épargnés et qui, en décevant son amour-propre, eussent été dangereux pour sa vertu². Honorer les dieux, vivre avec les dieux; leur être soumis³, non par la nécessité qui nous brise, mais par notre volonté qui adhère; en toute chose invoquer les dieux⁴; s'animer à la vertu par le ressouvenir des dieux et par la pensée de leur ressembler⁵; aimer le genre humain et obéir aux dieux⁶; vivre avec les uns et les autres sans se plaindre et sans donner sujet de plainte⁷; s'examiner sur la conduite qu'on doit tenir : c'est un langage qui se repré-

¹ Voy. ci-dessus, t. I, p. 389, 400, 451; t. II, p. 212.

² I, 17.—Il disait à Fronton : « J'évite l'éloquence parce que si je viens à dire quelque chose de beau, mon amour-propre s'y complait. » Fronton lui reproche ce mépris pour la gloire de la rhétorique. Fronton, *ad M. Cas., de eloquentia*.

³ V, 21-27.

⁴ VI, 25.

⁵ X, 8.

⁶ VIII, 31.

⁷ X, 1.

sente sans cesse sous sa plume. Différent des anciens sages, Marc Aurèle doit à plus de modestie plus de lumières. Sa faiblesse, qu'il sent et qu'il avoue, est sa sauvegarde : il ne compte pas sur lui-même comme les philosophes; comme les chrétiens, il compte sur Dieu.

Ce sentiment, vrai parce qu'il est humble, éclaire toute sa vie morale. Il entrevoit la ressemblance de l'âme humaine avec Dieu. Il sent le bonheur d'une vie conforme à ce qu'il appelle la nature, à ce qu'il devrait appeler la loi divine : « Qu'importe, dit-il, parlant toujours à lui-même et à lui seul, le temps que tu auras à vivre ainsi ? Une telle vie n'eût-elle duré que trois heures, ce serait assez¹. » Chose étrange, mais qui s'explique par les contradictions de son esprit, lui qui, sur la question de la vie à venir, demeure toujours dans les hypothèses, il revient sans cesse sur la nécessité *de penser à sa dernière heure*, et de se trouver en ce moment suprême dans l'état où nous veulent les dieux².

Oui certes, un nouveau progrès s'était accompli. De Cicéron à Sénèque, de Sénèque à Épictète, d'Épictète à Marc Aurèle, la lumière s'était faite par degrés. Non pas sans doute que les idées philosophiques des derniers venus fussent ou plus élevées, ou plus nettes, ou plus vraies : la théorie philosophique est toujours chez eux ou pauvre ou absente; et sous ce rapport, Cicéron en eût facilement remontré à ses successeurs. Mais cette inclination spontanée vers la vertu, indépendamment des idées métaphysiques qui l'entravent ici plus qu'elles ne l'aident; ce goût du bien qui perceait déjà à travers les impuretés de Sénèque, qui reluisait chez

VI, 25.

² VI, 30; XII, 29; VII, 7.

Musonius, qui était si accentué chez Épictète, est plus visible encore en Marc Aurèle. On voit que, dans le cours de ces cent et quelques années, la conscience du genre humain s'est éveillée. Le mérite de ces hommes, leur gloire est là tout entière ; ils n'ont pas, à vrai dire, d'autre philosophie que ce sentiment de l'honnête, développé et perfectionné. Marc Aurèle le mène pour sa part jusqu'aux limites du christianisme : si ce n'est pas tout à fait l'humilité, c'est la modestie et quelque chose même de plus que la modestie ; si ce n'est pas la charité, c'est la bienfaisance ; si ce n'est pas la miséricorde chrétienne, c'est la douceur ; si ce n'est pas l'amour du prochain, c'est au moins l'amour des hommes ; si ce n'est pas la prière du chrétien, c'est la prière du philosophe ; si ce ne sont pas les vertus du christianisme, ce sont des vertus semi-chrétiennes ; l'âme s'est dépouillée du paganisme, quoique le vêtement du christianisme ne l'enveloppe pas encore.

Mais voici le côté par où la sagesse de Marc Aurèle est défailante, et pèche comme ont péché ses devanciers. Des instincts honnêtes, de nobles élans du cœur ne font pas à eux seuls une philosophie et ne suffisent pas pour régler la vie de l'homme. Il faut un dogme à l'appui de cette morale, il faut une raison logique à cette vertu. C'est là ce qui manque et à Sénèque et à Épictète et à leur successeur couronné. Ils se rattachent à tous les systèmes philosophiques, aux plus absurdes, aux plus incohérents, aux plus stériles en conséquences honnêtes. Soit impuissance de leur entendement, soit respect superstitieux pour leurs maîtres, ils voudraient abriter leur morale sous ces doctrines du panthéisme et du fatalisme stoïcien qui s'écroulent sur elle et qui l'écrasent. Nous avons vu les contra-

dictions de Sénèque¹. Musonius ne semble pas avoir été plus philosophe. Nous avons montré comment Épictète en revenait à l'idéal du sage de Zénon². Leur vertu n'est pas fondée sur la vérité ; l'intelligence ne vient pas chez eux au secours de la conscience.

Cette lacune est chez Marc Aurèle plus évidente encore. Il n'est pas même fidèle au dogme stoïque. Ce jeune philosophe de douze ans, élevé dans le palais des maîtres du monde et au centre de la vie intellectuelle, comme il avait eu autour de lui des maîtres de toutes les sciences, avait eu des philosophes de toutes les écoles. Apollonius de Chalceis, le stoïcien, avait été son principal maître ; et, devenu empereur, il suivait encore ses leçons. Mais le platonicien ou plutôt l'*homéricien*, Maxime de Tyr, mais un autre platonicien, Calvisius Taurus, mais Sextus, petit-fils de Plutarque, avaient aussi été ses maîtres. Écolier trop docile, il les avait tous écoutés avec reconnaissance et respect. Avec une volonté un peu faible et un esprit naturellement flottant, le maître du monde s'était fait l'écolier de tout le monde. Il avait été trop bien élevé.

S'il eût professé comme ses maîtres, il eût peut-être voilé les hésitations de son esprit. Méditant seul avec lui-même, il montre naïvement ses contradictions. Ses enseignements sont beaux ; mais leur base est un doute, une hypothèse. Il parle souvent des dieux ; mais y a-t-il des dieux³ ? peuvent-ils quelque chose ? ne peuvent-ils rien⁴ ? Y a-t-il une Providence bienfaisante et exorable ? ou un destin aveu-

¹ Voy. *les Césars*, *Tableau*, etc., l. IV, ch. 1, § III, p. 324 et s.

² Voy. ci-dessus, t. I, p. 408.

³ II, 11.

⁴ IX, 40.

gle et inexorable? ou enfin rien que le hasard et le chaos¹? L'âme sortant de ce monde se dissipe-t-elle? Se résout-elle en atomes? Est-elle anéantie? éteinte? ou simplement déplacée²? L'âme est-elle distincte de la matière? L'esprit ou l'intelligence est-elle distincte de l'âme? Est-elle bien personnelle à l'homme, ou n'est-elle pas autre chose qu'un dieu ou une parcelle d'un dieu qui a pris momentanément chez l'homme son domicile? Il n'est aucun de ces points que Marc Aurèle ne se pose quelque part à titre de doute. Et, quand il paraît résoudre ces doutes, ses solutions sont des hypothèses plutôt que des dogmes, une habitude de langage plutôt qu'une conviction de la pensée. Il y a surtout une alternative qu'il se pose sans cesse et qui, on va en juger, implique le doute absolu : Faut-il admettre l'hypothèse de Démocrite, et ne concevoir ce monde, matière, esprit, animaux, hommes, dieux, que comme l'ensemble des coïncidences fortuites et des fortuites séparations de quelques millions d'atomes qui se rencontrent, s'éloignent, s'unissent, se quittent sous l'impulsion de l'éternel et tout-puissant hasard? Ou bien, au contraire, faut-il admettre une hypothèse venue probablement du stoïcisme, d'après laquelle il y aurait — d'abord une matière universelle, inerte, mais féconde, qui sans cesse produit les êtres corporels et où les êtres corporels reviennent se perdre; — puis une âme universelle (ψυχή) vivante, mais vivante d'une vie animale, sorte de milieu entre la matière et l'esprit, qui donne la vie à tous les êtres animés et ne tarde pas à la leur reprendre pour fondre ces êtres en elle-même; — et enfin un esprit universel, un verbe (λόγος)

¹ IV, 5; XII, 14.

² VII, 52.

qui est à la fois celui des hommes et celui des dieux, dont chaque intelligence, divine ou humaine, n'est qu'une émanation partielle et momentanée: — de sorte qu'à la fin des temps, après avoir produit et absorbé sans cesse ces manifestations éphémères qu'on appelle des êtres, la matière universelle, l'âme universelle, l'esprit universel, demeureront seuls, concentrés chacun dans son infinie et éternelle unité? Ces deux hypothèses, l'une athée, l'autre panthéiste, l'une qui nie jusqu'à l'Être infini, l'autre qui absorbe en l'Être infini l'être fini, Marc Aurèle les pose sans cesse l'une en face de l'autre¹. Évidemment son penchant est pour la dernière; mais sa grande préoccupation est de concilier sa morale avec toutes deux. S'il avait un auditeur, on concevrait que, sous forme de concession hypothétique, il admit la doctrine favorite de son interlocuteur. Mais ici Marc Aurèle est seul, il cause avec lui-même, il interroge les profondeurs de sa pensée. Qu'a-t-il besoin de telles concessions et de telles hypothèses? S'il était décidé pour une doctrine, il bâtirait hardiment sa morale sur le fondement de cette doctrine.

Une telle lacune est la ruine de sa morale. La vertu a besoin de la vérité. Que signifie cette morale boiteuse, juchée sur deux hypothèses contradictoires et vicieuses toutes deux, sur l'atomisme et le panthéisme, comme sur deux échasses inégales et toutes deux prêtes à se rompre? Épictète, lui du moins, dont l'esprit n'a pas été faussé par les enseignements de l'école, abandonne plus aisément son système et se livre aux inspirations d'une âme à laquelle

¹ « Rappelle-toi, se dit-il, ces alternatives de raisonnement : ou c'est la Providence, ou ce sont les atomes. » IV, 5. Voy. aussi IV, 21; VI, 10, 24; VII, 51, 52; X, 67; XI, 18; XII, 14.

l'élan religieux ne manque pas. Marc Aurèle, esprit plus érudit, en revient toujours à sa philosophie de l'âme universelle sans oublier sa philosophie des atomes; et il ne s'aperçoit pas qu'il efface ce qu'il vient d'écrire. « Il faut obéir à Dieu. Pourquoi? Parce qu'il nous aime, parce que nous devons l'aimer, que notre gloire et notre bonheur sont de chanter ses louanges par nos paroles et par nos actions. » Voilà ce que dit Épictète. — « Il faut obéir aux dieux, dit Marc Aurèle (car, à la différence d'Épictète, Marc Aurèle dit presque toujours *les dieux*) parce que les dieux et nous, nous formons un grand tout, et que ne pas suivre l'impulsion commune, c'est troubler l'harmonie de ce tout. » — « Il faut supporter l'adversité; pourquoi? Parce que Jupiter nous l'envoie et nous la croit utile, dit Épictète; — parce que le bien universel le veut, dit Marc Aurèle, et que c'est, non pas en nous-même dont l'être n'est qu'une chimère, mais dans l'être total dont nous faisons partie sans en avoir conscience, que nous devons vouloir être heureux. — Il faut aimer tous les hommes, parce qu'ils sont nos frères, dit Épictète, et fils de Jupiter comme nous. — Non, dit Marc Aurèle; ce n'est pas qu'il y ait entre les hommes un lien de parenté dans le sens littéral; en d'autres termes, ce n'est pas qu'il y ait communauté d'origine¹: mais c'est que tous, nous participons à cette raison universelle et divine, qui est en chacun de nous, qui est nous, en laquelle nous vivons tous ensemble et tous en un, sans nous en douter.» — Il faut supporter les méchants; est-ce seulement pour les raisons à la fois humbles et belles que Marc Aurèle indiquait tout à l'heure? « C'est aussi, se hâte-t-il

¹ Ὅση ἢ συγγένεια ἀνθρώπου πρὸς πᾶν τὸ ἀνθρώπινον γένος, οὐ γὰρ αἱματίνῃ ἢ σπερματίνῃ, ἀλλὰ οὐ κοινωνίᾳ. XII, 26.

d'ajouter, parce que les méchants, comme tels, font partie de l'ordre universel, qu'ils remplissent leur fonction, qu'ils portent de mauvaises actions comme le figuier porte des figues. » (Chacun sent combien ce fatalisme est en contradiction avec la morale de Marc Aurèle et avec toute morale); ou bien encore (dogme favori et bien erroné des stoïciens), « parce que le vice n'est qu'une erreur de l'esprit, une fausse notion (δωγμα) des choses, qu'il faut rectifier et non blâmer¹. » (Je n'ai pas besoin de relever ici combien ces diverses raisons se contredisent.)

On s'est demandé si Marc Aurèle admettait l'immortalité de l'âme. De ses deux hypothèses, l'une, l'hypothèse des atomes, est négative de toute essence spirituelle. L'autre conduit à l'absorption, par suite à l'anéantissement; les éléments une fois rendus à la matière comme d'où ils sont sortis, l'âme animale confondue avec l'âme animale universelle, la raison de l'individu avec le *Logos* commun, l'homme rentré, comme dit Marc Aurèle, dans la pépinière des êtres, il n'y a plus d'homme, il n'y a plus d'être distinct, il n'y a plus de *moi*. Aussi les peines de l'autre vie, les récompenses, la félicité après la mort ne sont-elles jamais indiquées, même comme hypothèse, par Marc Aurèle. Il ne parle que de repos en Dieu²; et ce repos, c'est celui de la parcelle détachée qui rentre et s'absorbe dans le tout, de la goutte d'eau qui se perd dans l'Océan, de l'âme un instant séparée qui retourne dans la grande âme de Dieu, y abdique sa vie, son nom, son être. C'est l'absorption panthéistique, la félicité suprême des fakirs indiens.

¹ XI, 48.

² II, 12. — Voy., de plus, IV, 5, 14, 21; V, 15; VII, 40, 52; VIII, 15; X, 7.

Marc Aurèle admet-il le suicide? On a discuté là-dessus. Il est clair qu'il l'admet et qu'il le rejette; il se contredit. Son sens moral y répugne: « Ne sois ni léger ni emporté, ni fier ni dédaigneux envers la mort: attends-la comme un des phénomènes de la nature; attends le jour où ton âme doit rompre son enveloppe comme tu attends celui où l'enfant sortira du sein de sa mère¹. » Mais, en d'autres moments, sa doctrine ou plutôt sa non-doctrine le pousse à approuver le suicide; alors il conseille de se retirer de la vie comme on sort d'une chambre où il y a de la fumée². Il le conseille surtout à ceux qui ne seraient pas ou ne seraient plus en état de vivre vertueusement³. Mais aussi il règle convenablement la forme du suicide: « Sors, dit-il, de la vie sans colère, simplement, librement, modestement, que tu aies au moins en ta vie le mérite d'en sortir dignement⁴. Quitte ce monde avec réflexion, avec dignité, sans ostentation, sans tragédie, comme un homme qui obéit à son propre jugement, non comme celui qui obéit à une impulsion frivole, ainsi qu'il arrive aux chrétiens⁵. » Pauvre philosophe!

Quant à la religion de Marc Aurèle, on comprend qu'elle n'est pas mieux appuyée que sa vertu. Ce n'est pas qu'en fait et dans la pratique de la vie il ne soit dévot, je ne veux pas dire croyant. Ou besoin de l'âme ou habitude politique ou faiblesse envers tout ce qui s'impose à lui avec une certaine autorité, il fréquente les temples, il consulte les oracles; n'ayant pas assez des sacrifices offi-

¹ IX, 5.

² V, 29.

³ III, 1; X, 8.

⁴ X, 8.

⁵ XI, 5.

ciels, il pratique des sacrifices privés; n'ayant pas assez des dieux romains, il se fait initier à Éleusis¹. Il croit aux rêves; les dieux (quels dieux?) lui ont indiqué dans son sommeil un remède contre les crachements de sang². Quand son ami est malade, il invoque tous les dieux « qui jamais ou par des songes ou par leurs mystères ou par leurs oracles ou par leurs remèdes vinrent au secours de l'infirmité humaine³. » Il s'épanouit à Anagni, parce que, dans cette ville, il trouve des cérémonies en abondance et de vieux rituels écrits sur du lin, « et pas un coin de rue qui n'ait son temple⁴. » Dans ses guerres sur le Danube, par obéissance pour un misérable imposteur, il croit s'assurer la victoire en jetant dans le fleuve deux lions, des aromates et d'autres objets précieux⁵. Somme toute, quoiqu'il en ait pu dire et quelques félicitations qu'il s'adresse à cet égard⁶, Marc Aurèle est superstitieux.

Mais cela, c'est pur instinct ou pure faiblesse. Le philosophe n'a rien à y voir, de même que le philosophe ne saurait rien trouver pour le justifier. Cela n'empêche ni de ne croire à rien, ni de rien croire. Cela n'empêche pas Marc Aurèle, quoiqu'il parle beaucoup des dieux, de douter par moments de l'existence des dieux, et de les admettre tout au plus, comme des parcelles détachées de l'âme universelle, au même titre que l'âme humaine en est détachée. Cela ne l'empêche pas, quoiqu'il parle souvent

¹ IX, 27.

² I, 17.

³ Fronto *ad M. Cæs.*, III, 9.

⁴ Fronto *ad Cæsarem*, IV, 4.

⁵ Lucien in *Pseudomant.*, 48.

⁶ I, 6, 16; IX, 27.

de la Providence, de faire souvent aussi figurer le gouvernement du monde par le hasard au nombre des hypothèses qu'admet l'infatigable complaisance de son esprit. Cela ne l'empêche pas de tenir plus écartés que ne le fait aucun des écrivains de son temps les dogmes de l'unité, de la personnalité, de la Providence divine¹. Et, au fond, quelle religion sérieuse pourrait s'appuyer sur ce symbole en partie double où Démocrite est toujours mis en balance avec Zénon! La piété de Marc Aurèle et celle des païens n'implique qu'une chose : la croyance vague à une certaine force surhumaine aveugle plutôt qu'intelligente, corporelle plutôt qu'intellectuelle, mais surtout incertaine et indéfinie. C'est une religion sans philosophie (ἀφιλοσοφίας) à côté d'une philosophie sans religion (ἀσέβειας). Marc Aurèle, philosophe, va bien près de l'athéisme; Marc Aurèle, païen, touche à toutes les superstitions. C'est là, du reste, un contraste plutôt qu'une contradiction. Chose remarquable et cependant toute simple! Marc Aurèle, qui pratique la religion païenne avec tant de zèle, manque d'élan religieux; il dit *les dieux*, et ces dieux il ne sait quels ils sont. Épictète, qui n'admet guère le culte païen qu'à titre de bienséance, Épictète dit le plus souvent *Dieu*, et ce Dieu, il le prie, il le chante, on peut dire qu'il l'aime. Celui-ci a traversé la superstition de son siècle et a su monter plus haut; l'autre y est demeuré embourbé.

En résumé, et en religion et en morale, Marc Aurèle a l'instinct du bien plutôt que la possession du vrai. La raison qu'il donne de sa vertu, loin de la fortifier, la gêne

¹ « On ne peut imaginer, dit-il quelque part, un Dieu sans sagesse » (ἀβουλόν); et ce qui suit, V, 44; IX, 28; mais que de fois le Dieu sage est remplacé pour lui par les atomes et l'impulsion (κίνησις) Démocritique!

et l'affaiblit. C'est une âme honnête et sincère en même temps que douce et tendre, mais à laquelle manque une certaine force dans la volonté, une certaine décision dans l'esprit. Marc Aurèle fut souvent faible envers les hommes; très-éloigné de l'esprit antique qui péchait par inaffection, dureté, ingratitude, il prodigua, au contraire, et à sa famille, et à sa maison, et aux étrangers, parfois aux coupables, l'indulgence, le ménagement, le respect, l'amour, poussés au point où la faiblesse commence. Marc Aurèle fut surtout ce que l'antiquité aurait pu appeler faible envers ses dieux. Ce perpétuel étudiant de la philosophie ne fut jamais assez philosophe pour envisager hardiment et de sang-froid l'édifice insoutenable et démantelé du polythéisme. Stoïcien, mais pas assez pour mépriser la théurgie néo-platonicienne; platonicien quelquefois, mais pas assez pour rejeter le panthéisme des stoïques; Épictète, qu'il remercie tant Rusticus de lui avoir fait lire, ne lui a pas appris à s'élever au-dessus des cérémonies sacrées par l'essor d'une âme naturellement religieuse; Maxime de Tyr, qu'il a tant aimé, n'est point parvenu à lui donner la notion certaine du Dieu un et personnel, de l'âme immortelle, de l'invocation, de la prière. Il n'ose pas s'avouer, même dans la mesure où Sénèque et Épictète l'ont fait, que cette théurgie sans dogme et même sans Dieu dans laquelle il se laisse envelopper ne peut être que risible ou funeste, supercherie de l'homme ou prestige démoniaque, duperie ou sacrilège. S'il l'eût osé, il serait arrivé au monothéisme du philosophe, sinon au monothéisme du chrétien. Il n'eût peut-être pas été prosélyte de l'Église, il n'en eût pas du moins été persécuteur. Mais par malheur son âme et son esprit s'inclinaient trop timidement devant

ses maîtres, devant son peuple, devant ses dieux. Voilà pourquoi ce prince clément, honnête, plus chaste que tout son siècle, et qui avait avec le christianisme plus de points de contact qu'aucun de ses prédécesseurs, fut, envers le christianisme, plus intolérant qu'aucun de ses prédécesseurs depuis la mort de Domitien. Voilà pourquoi aussi avec lui finit cette halte entre Domitien et Commode que la Providence, par un singulier concours d'événements, avait ménagée au monde romain. Le déclin ne commença pas seulement, nous le verrons, après Marc Aurèle, mais sous lui; et, quoique les maux extérieurs de l'empire y soient pour quelque chose, le caractère de l'homme, ce caractère trop bien façonné peut-être, y est pour beaucoup.

CHAPITRE II

MARC AURÈLE ET VERUS

Je viens du reste de le dire, l'empire sous lui fut soumis à de rudes épreuves. Pendant que Rome se réjouissait de la *concorde des deux Augustes* et de l'avènement de la philosophie à l'empire, de sinistres événements vinrent la troubler. Le Tibre déborda et causa de grands ravages. La famine suivit l'inondation (162). Et la guerre, qu'on devait croire une tradition surannée de l'histoire ancienne, la guerre reparut.

Rome avait été, depuis Trajan, quarante-quatre ans sans une grande guerre. Un tel intervalle ne s'est guère reproduit dans l'histoire. Mais c'est une triste vérité que, si les peuples ont besoin, après une longue guerre, de la paix, ils ont besoin aussi, après une longue paix, de la guerre. Sous le règne pacifique d'Hadrien, sous le règne plus doux encore d'Antonin, les barbares s'étaient ennuyés de leur repos, Rome s'était amollie dans le sien. Il fallait de temps à autre